



AIDE AUX VIEUX ANIMAUX

Ferme du Quesnoy
76220 CUY-SAINT-FIACRE

T 02 35 90 11 44

P 06 77 48 27 92

E info@avarefuge.com

S www.avarefuge.com

Association loi 1901
N° 0761006863

REVUE DE PRESSE – DECEMBRE 2010

FAITS DIVERS

Dalmatiens sourds : 15 000 € d'amende requis

Une éleveuse de dalmatiens, par ailleurs huissier de justice, a comparu devant le tribunal correctionnel d'Agen le 21 novembre dernier pour avoir falsifié les résultats de tests de surdité réalisés à l'Ecole nationale vétérinaire de Lyon sur une portée de chiots. L'éleveuse rejette la faute sur les experts qui ont pratiqué les examens. Quinze mille euros d'amende ont été requis, l'avocat de l'éleveuse plaçant la relaxe, estimant qu'une surdité unilatérale ne diminue pas la valeur des chiots, des acheteurs ayant également porté plainte. Le jugement a été mis en délibéré au 15 décembre. (in l'Essentiel n°196)

ETATS-UNIS

Morsures canines : les jeunes enfants sans surveillance sont en danger

Lors du dernier congrès de l'American Academy of Ophthalmology, Vikram Durairaj, de l'université du Colorado, a présenté une communication sur les morsures canines concernant les jeunes enfants. Durairaj est l'auteur d'une importante étude sur ce thème, qui montre que les victimes sont volontiers mordues à la face, et le plus souvent par des chiens de races réputées « gentilles avec les enfants », comme le labrador retriever. L'auteur met l'accent sur les lésions parfois très graves rencontrées au niveau du globe oculaire, avec énucléations, ou lésions irréversibles de l'appareil lacrymal, les fractures périorbitaires n'étant pas rares. 80 % des morsures impliquant de jeunes enfants concernent la tête ou le cou. A partir d'une enquête menée chez 537 enfants mordus, Durairaj remarque que 68 % concernent des individus de moins de 5 ans, le pic d'incidence se situant vers 3 ans. Les chiens de race croisée sont responsables de 23 % des morsures, puis viennent le labrador retriever (13,7 %), le rottweiler (4,9 %), le berger allemand (4,4 %), et le golden retriever (3 %). A noter que l'étude a été réalisée dans la région de Denver, où les terriers de type bull sont interdits. Pour Durairaj, un chien ayant mordu un enfant devrait être exclu par précaution. Selon son expérience, en effet, la deuxième morsure a des conséquences plus graves. Il rappelle ce qui est déjà connu : ne jamais laisser un enfant en bas âge seul avec un chien de grand format. (in l'Essentiel n°196)

ETATS-UNIS

Incitation financière à l'exercice rural : premiers succès

Le gouvernement américain va prendre en charge les dettes de soixante deux vétérinaires s'étant engagés à exercer au moins trois ans dans une région rurale, dans le cadre du « Veterinary Medicine loan repayment program ». L'US Department of Agriculture a annoncé le déblocage d'une somme de près de six millions de dollars cette année (environ 4,4 millions €). Deux cent soixante praticiens se sont portés volontaires, ce qui dépassait le budget. Les 62 sélectionnés recevront en moyenne 98



672 dollars, soit 72 000 €. La dette moyenne des étudiants, en 2010, au sortir des universités, s'élève à 133 873 \$ soit 97 000 €. Cent quatre vingt une zones de « désert sanitaire vétérinaire » ont été identifiées aux Etats-Unis, principalement au Texas, Iowa, Idaho, Kansas. Cette opération est destinée à devenir pérenne. (in l'Essentiel n°196)

AUSTRALIE

Les pharmacies on-line mettent en danger la santé des animaux de compagnie

Les pharmacies humaines en ligne, qui inondent le monde de spams, proposent le plus souvent des placebos ou, malheureusement, des substances dangereuses. Selon l'Australian Veterinary Association, le phénomène s'étend aux faux médicaments pour animaux de compagnie. L'AVA rappelle que les importateurs, même particuliers, de médicaments illicites, risquent une amende de 33 000 \$ australiens (25 000 €). Par ailleurs, les soins des animaux intoxiqués par ces contrefaçons sont très aléatoires dans la mesure où leur composition n'est pas connue. (in l'Essentiel n°196)

MONDE

Le vétérinaire, source d'information majeure avant Internet

Grey Health Care Group a mené une enquête dans les pays développés à propos, notamment, des sources d'information privilégiée des possesseurs d'animaux de compagnie. Le résultat est plutôt flatteur pour les vétérinaires américains et européens, puisque deux tiers des personnes interrogées consultent d'abord le vétérinaire ou l'ASV. Vient ensuite Internet avec 66 % des réponses. L'étude a été menée en septembre dernier chez 1 344 propriétaires aux USA, en Allemagne, France et Grande-Bretagne. Elle montre aussi que 50 % des dépenses consenties, environ, sont destinées aux soins vétérinaires. 30 % des propriétaires considèrent leurs animaux comme des enfants, 60 % conviennent qu'ils ont un rôle important dans leur vie affective. Les dépenses annuelles moyennes sont en Grande-Bretagne d'environ 909 €, elles atteignent 626 € en Allemagne, 579 € en France, 631 € aux Etats-Unis. (in l'Essentiel n°196)

GRANDE-BRETAGNE

Les vétérinaires pour l'abrogation de la loi sur les « chiens dangereux »

La Grande-Bretagne fut le premier pays européen à légiférer, en 2001, sur les chiens dits dangereux. Le ministère de l'Agriculture britannique a réalisé un sondage auprès de plus de quatre mille vétérinaires. 88 % pensent que la loi actuelle n'a aucun intérêt pour la protection du public, 71 % se prononcent contre des mesures « raciales » contraignantes. (in l'Essentiel n°197)

IRAN

Le chien, une résistance passive à l'islamisme et à la dictature

Dans *The Guardian* du 2 novembre, le journaliste Masoud Golsorkhi fait part d'un phénomène nouveau en Iran, la possession de chiens, souvent de petit format. La position du chien dans l'islam n'est pas très claire, mais la plupart des théologiens actuels le considèrent comme « impur ». Le sunnisme fait partie de ces courants. Certaines races cependant, comme le saluki, seraient « acceptables ». Il n'existe pas d'interdiction officielle des chiens en Iran, mais les prêches déconseillent violemment leur compagnie, ce qui a pour effet d'engendrer une « résistance passive », et paradoxalement l'augmentation du nombre de ces animaux. Golsorkhi rappelle que l'Iran ancien était sous l'influence du zoroastrisme, avant l'arrivée de l'islam, cette religion considérant le

chien comme un animal bienveillant et utile, gardant les portes du paradis. Aujourd'hui, les classes moyennes et supérieures expriment leur résistance par des signes discrets, et le chien en fait partie. (in l'Essentiel n°197)

GRANDE-BRETAGNE

Déclaration obligatoire des césariennes de chiennes

Le Kennel Club demande aux vétérinaires, dès le 1er janvier 2011, de déclarer systématiquement les césariennes qu'ils pratiquent chez les chiennes de race inscrites. Dès le 1er janvier 2012, le Kennel Club refusera l'inscription des portées nées de lices ayant subi plus de deux césariennes. La British Veterinary Association et la British Small Animal Veterinary Association accueillent très favorablement ces mesures, mais auraient souhaité une exclusion dès la première césarienne et regrettent un codicille précisant que des césariennes ultérieures ne disqualifieraient pas la lice dans la mesure où elles seraient réalisées pour des raisons de « bien-être », cette notion demeurant très vague et génératrice d'abus. On comprend néanmoins l'inquiétude des éleveurs de races à risque, notamment brachycéphales. (in l'Essentiel n°197)

CONFÉRENCES

Maladies du bas appareil urinaire du chat

Le 24 janvier 2011 à 19h30, Nestlé Purina organise une soirée aux salons Hoche (Paris 8e) sur le thème des maladies du bas appareil urinaire félin. Les intervenants seront Joe Bartges, professeur de médecine et nutrition à l'université du Tennessee (« Nouveautés dans la prise en charge des urolithiases félines »), Bernard-Marie Paragon, professeur d'alimentation à l'École nationale vétérinaire d'Alfort (« Urolithiases chez le chat : encore des controverses sur l'impact de l'alimentation ? ») et le Dr Andy Sparkes, praticien exclusif en médecine féline (« Une approche pratique des MBAU félines »). Les conférences du Prof. Bartges et du Dr Sparkes sont traduites en simultanées. Inscriptions et renseignements : par téléphone au 01 47 10 29 42 ou par mail : gracinda.lopes@purina.nestle.com (in l'Essentiel n°198)

GRANDE-BRETAGNE

Produits issus d'animaux clonés : pas de risque selon des experts

Un groupe d'experts indépendants, l'Advisory Committee on Novel Food and Processes, estime que la viande et le lait provenant d'animaux clonés ne constituent pas un risque pour la santé publique. Ce comité conclut qu'il n'est pas nécessaire d'aller plus avant dans les recherches pour autoriser ces produits. Aucune différence de composition de la viande ou du lait n'est en effet mise en évidence chez les animaux issus du clonage. (in l'Essentiel n°198)

ETATS-UNIS

Augmentation des hospitalisations pour morsures canines

L'Agency for Healthcare and Quality (USA) indique que le nombre d'hospitalisations pour morsures a augmenté de 86 % entre 1993 et 2008, passant de 5 100 à 9 500. Les enfants et les personnes âgées sont les plus concernés : 4,5 hospitalisations/100 000 pour les 65-84 ans, 4 hospitalisations/100 000 pour les moins de 5 ans. Les visites en urgence sont quatre fois plus fréquentes chez les habitants des zones rurales. 22 % des morsures concernent les bras ou les jambes, 10,5 % la face, le cou et le torse.

58 % des morsures ont nécessité une suture et/ou un débridement chirurgical. Le coût annuel des morsures est évalué à 54 millions de dollars. (in l'Essentiel n°198)

CANADA

La proportion des femmes en université vétérinaire frôle les 90 %

Thestar.com, un site d'information canadien, analyse la démographie vétérinaire à l'université de l'Ontario. La doyenne de l'université affirme s'assurer désormais que sur tous les documents de promotion de la faculté, on puisse déceler la présence d'au moins un homme pour éviter toute discrimination. 87 % de la promotion entrée en 2010 est constituée de femmes. Pour autant, 60 % des enseignants sont encore des hommes. La doyenne se souvient de l'accueil qui était réservé lors du discours de rentrée dans les années 1960 : « Mesdames, vous n'avez rien à faire ici et je ferai ce qui est en mon possible pour que vous vous en alliez ». En 1971, on comptait 8 femmes dans la promotion de première année. Thestar.com rappelle les conclusions des travaux d'une sociologue, Ann Lincoln, qui se souvient que la profession vétérinaire fut un temps la plus masculine de toutes. Elle note que pour chaque 1 % de femmes supplémentaires dans une université vétérinaire, la proportion d'hommes diminue de 1,7 % l'année suivante. Ann Lincoln explique que la profession est aussi devenue financièrement moins attractive, eu égard au nombre d'années d'études nécessaire. A l'inverse, dans les écoles de commerce situées sur le même campus, on compte 75 % d'hommes. Les femmes, précise-t-elle, sont davantage dans la « mission » et la compassion, les aspects financiers étant secondaires. Les possibilités de temps partiel et de salariat sont également des arguments. L'article se conclut sur les difficultés actuelles des vétérinaires canadiens à trouver un successeur. Un vétérinaire proche de la retraite, qui emploie en salariat 19 praticiens dont 14 femmes, se dit dans l'impossibilité de transmettre son entreprise. (in l'Essentiel n°198)

GRANDE-BRETAGNE

Les chiens sont-ils trop vaccinés ?

Certains scientifiques estiment qu'il serait inutile de vacciner les chiens tous les ans. Compte tenu du fait que la persistance des anticorps varie selon l'individu et la race, un examen sérologique pourrait être envisagé avant de décider de faire un rappel systématique. Une enquête a été menée sur ce sujet auprès de 242 vétérinaires britanniques : 69,5% de ces praticiens se disent favorables à la mise en œuvre de sérologies pré vaccinales, le même pourcentage se dit prêt à faire une offre associant sérologie et vaccination aux clients. Cela étant, seulement 5% des vétérinaires interrogés pensent que des vaccinations annuelles peuvent être néfastes, alors que 58% des vétérinaires n'estiment pas qu'un excès d'immunisation puisse être dangereux. (in Lignées n°4)

EDUCATION

Jouer avec les petits chiens plutôt que de les punir

Les propriétaires de 1276 chiens, répartis en petits (moins de 20 kg) et grands chiens, ont répondu à un questionnaire visant à déterminer si les méthodes d'éducation étaient différentes. Les propriétaires de petits chiens reconnaissent ne pas toujours avoir une attitude cohérente avec leur chien, et ils jouent moins avec eux que les maîtres des grands chiens. D'une manière générale, les petits chiens sont moins obéissants, plus excitables et plus agressifs, l'agressivité étant inversement proportionnelle à l'intensité des activités d'éducation et de jeu. Qu'il soit petit ou grand, l'agressivité et l'excitabilité du chien augmentent quand la punition fait partie des méthodes d'éducation. (in Lignées n°4)

ELEVAGE

Nouveaux croisements aux Etats-Unis

Aux Etats-Unis, de nouveaux chiens font leur apparition : l'American Canine Hybrid Club (www.achclub.com) recense plus de 500 croisements différents. Le plus célèbre est le labradoodle (croisement de labrador et caniche), censé être moins allergique que d'autres chiens. Puis est arrivé le cockapoos (cocker X caniche), le schnoodle (schnauzer X caniche), et le yorkiepoos (yorkshire terrier X caniche). Parmi les autres croisements à la mode, il y a aussi le woodle (welsh terrier X caniche), le puggle (carlin X beagle), ou l'ultimate mastiff, issu du croisement entre mâtin de Naples et dogue de Bordeaux. L'American Kennel Club s'inquiète de ce phénomène de mode, les « éleveurs » semblent avant tout intéressés par le profit. Un labradoodle se négocie entre 2 et 3000 dollars, un puggle, très populaire à Manhattan, entre 600 et 900 dollars, soit donc souvent plus qu'un chien de race pure. L'AKC imposant un long processus d'officialisation pour toute nouvelle race, il est fort peu probable que ces croisements aient un jour accès à une reconnaissance. (in Lignées n°4)

MEDECINE HUMAINE

Des chiens pour dépister le cancer de la prostate

Lors d'un congrès américain d'urologie humaine, il a été mis en évidence la faculté qu'ont certains chiens de repérer des malades du cancer en flairant l'odeur de leur urine. Les auteurs de l'étude ont utilisé la méthode du « clicker training » et ont présenté à des chiens l'urine de 33 patients dont le cancer de la prostate avait été confirmé par biopsie. Ces échantillons étaient mélangés avec d'autres provenant de patients sains. A chaque test, cinq prélèvements étaient présentés aux chiens, un seul provenant d'un patient cancéreux. Les résultats furent remarquables car les chiens ont analysé correctement 63 échantillons sur 66. Pour les patients sains, la valeur prédictive fut de 100%. (in Lignées n°4)

ALLEMAGNE

La longévité des chats augmente

La durée de vie moyenne des animaux a presque doublé en 30 ans. Selon une étude menée en 2005 par la FACCO allemande (Chambre syndicale des fabricants d'aliments préparés pour animaux familiers), la durée de vie moyenne d'un chat s'est allongée de près de 5 ans sur les 30 dernières années. « En 1982, la durée de vie moyenne d'un chat qui était de 6,2 ans est passée à 11,1 ans en 2005, avec un point médian de 9,2 ans en 1996 », précise Yves Bodet, délégué général de la FACCO en France. Selon lui, l'étude allemande peut s'appliquer à la France car les deux pays ont une même structure de population d'animaux et les maîtres ont le même mode de vie. (in Lignées n°4)

FIV et espérance de vie

Cette étude menée au Canada avait pour objectif d'évaluer l'influence d'une infection par le FIV sur l'espérance de vie. Parmi les 1205 chats testés, 66 étaient infectés par le FIV. Les chats séropositifs étaient plus âgés que la moyenne générale, la prévalence était plus élevée chez les mâles et la séropositivité vis-à-vis du virus FIV était corrélée avec des commémoratifs de morsures. Une léthargie et des lésions des gencives étaient significativement associées à la séropositivité. Le suivi de ces animaux montre cependant que leur espérance de vie n'est pas diminuée par l'infection. (in Lignées n°4)

NOTES DE CLINIQUE

APPAREIL LOCOMOTEUR

Amputations et qualité de vie

L'amputation d'un membre, de la queue, peut être nécessaire chez le chat pour diverses raisons : traumatismes, cancers, infections, troubles nerveux. Peu d'études ont été consacrées aux conséquences des amputations sur le bien-être des animaux et aux réactions des propriétaires. Chez l'homme, on sait que des douleurs « fantômes » demeurent, qui reçoivent le nom d'algothallucinoïse. Il est évidemment difficile d'apprécier l'existence de ces douleurs chez l'animal. Les auteurs publient les résultats d'une enquête rétrospective menée auprès de 224 propriétaires de 234 chats de compagnie. On comptait 62,4 % de mâles et 37,6 % de femelles. 63,2 % des chats avaient moins de 4 ans. L'âge médian était de 2 ans. 82,1 % des chats avaient subi l'amputation d'un seul membre, 5,1 % d'un membre plus la queue, 12 % de la queue uniquement. Les chats ayant subi uniquement l'amputation de la queue n'ont pas été étudiés. Les amputations des postérieurs sont deux fois plus fréquentes que celles des antérieurs. Dans 59,3 % des cas, les amputations ont été pratiquées à la suite de fractures, puis viennent les lésions nerveuses (24 %), et d'autres causes traumatiques (12,7 %). Les amputations en raison de lésions nerveuses concernent davantage les jeunes chats. Comme attendu, les causes néoplasiques sont surtout l'apanage des animaux âgés. Dans 89,1 % des cas, les propriétaires ont rapporté que leur vétérinaire avait prescrit des analgésiques après l'amputation. 80,4 % d'entre eux possédaient leur animal avant l'intervention et sont donc à même d'effectuer des comparaisons. 10 % seulement des chats amputés n'ont pas selon leurs propriétaires retrouvés une qualité de vie « normale ». Un tiers d'entre eux estimaient que leur animal avait mal peu après l'amputation. Pour autant, la presque totalité des propriétaires affirmait qu'ils ne regrettaient aucunement leur décision. Le principal signe de « mal-être » semble être l'existence de difficultés de toilette. Il convient de retenir, selon les auteurs, la bonne acceptation de l'amputation par le propriétaire, et le maintien d'une qualité de vie très acceptable. (in *l'Essentiel* n°196)

FORSTER (LM) : Owners' observations of domestic cats after limb amputation. Veterinary Record. 2010. Vol 167, p 234-237.

PATHOLOGIE RESPIRATOIRE

Les pneumothorax sont fréquents chez le golden retriever

On parle de pneumothorax spontané quand aucune cause traumatique ou physique ne saurait expliquer la présence d'air dans la cavité pleurale. Les auteurs reprennent les dossiers de chiens ayant souffert de pneumothorax spontanés dans les archives de la Tufts University (2001-2010) et identifient dans cette série douze golden retrievers, soit 17 % des cas alors que cette race ne représente que 6,4 % de l'ensemble des consultations canines. Il existe donc une surreprésentation du golden retriever. L'âge médian des animaux atteints était de sept ans. L'imagerie médicale s'est montrée peu utile pour localiser une éventuelle lésion. Tous les animaux ont fait l'objet d'une sternotomie médiane. Une fibrose interstitielle, une inflammation pleurale et/ou pulmonaire étaient fréquentes. Le pronostic est excellent, seul un chien a récidivé 14 jours plus tard et a été euthanasié. La durée d'hospitalisation médiane a été de 5 jours. Des lésions bulleuses étaient présentes chez dix chiens, ce qui suggère le rôle d'une affection pulmonaire sous jacente dans le déclenchement de ces pneumothorax spontanés. (in *l'Essentiel* n°196)

BUCKLEY (GJ) : Spontaneous pneumothorax in golden retrievers : 12 cases (2001-2010). EVECCS Abstracts. In Journal of Veterinary Emergency and Critical Care. P A 20.

CARDIOMYOPATHIES

Le poids est un facteur de pronostic

La pathologie cardiaque du chat est dominée par les cardiomyopathies hypertrophiques, le traitement étant médical et diététique, avec, notamment, une réduction des apports de potassium et de sodium tout en veillant à éviter les carences en taurine ou en vitamines du groupe B. Maintenir le poids de forme semble avoir une importance décisive, car, comme chez l'homme, ces affections peuvent engendrer une cachexie : les cachexies d'origine cardiaque sont d'origine multifactorielle, liées à une anorexie ou hyporexie, avec hyperproduction de cytokines inflammatoires. Si une amyotrophie est parfois présente chez les chats cardiaques, on rencontre aussi des animaux dont le poids est normal ou excessif. Chez l'homme comme chez le chien, on a observé de manière un peu paradoxale que l'obésité ou un gain de poids en cours de maladie sont porteurs d'un pronostic amélioré. A l'inverse, la maigreur est associée à un plus fort taux de mortalité. Les raisons pour lesquelles le surpoids a un effet protecteur sont encore mal connues. Il est possible que le tissu adipeux sécrète des médiateurs neuroendocriniens à effet favorable. Chez l'homme, les obèses sont également, probablement, mieux suivis médicalement et bénéficient de traitements préventifs comme les antihypertenseurs, leur diabète est également plus volontiers dépisté. En réalité, il semble que l'absence de cachexie soit en elle-même favorable, davantage que l'existence d'une obésité. De telles études n'avaient pas encore été réalisées chez le chat. Dans la dernière édition du JVIM, Finn et coll. présentent les résultats d'une étude rétrospective concernant 101 chats souffrant d'insuffisance cardiaque. Selon la classification ISACH (International Small Animal Health Council), on comptait 31 patients au stade II, 12 au stade IIIa, 58 au stade IIIb. L'âge médian des animaux était de dix ans. Soixante quatorze chats souffraient de cardiomyopathie hypertrophique (CMH), mais on rencontrait aussi des cardiomyopathies idiopathiques ou non classées, des cardiomyopathies dilatées, etc. Au moment du diagnostic, on notait principalement des épanchements pleuraux (61), des œdèmes pulmonaires (37), des épanchements péricardiques (2). Le poids médian était de 5,1 kg. Un indice de masse corporelle initial était disponible pour 91 % des chats. L'IMC médian était de 5. Trente deux chats étaient jugés trop maigres (IMC de 1 à 4), 26 étaient normaux (5), 34 étaient en surpoids (6 à 9). Au moment de la première consultation, 45 % des chats étaient anorexiques, on les rencontrait plus volontiers en cas d'affection cardiaque évoluée. Les auteurs détaillent les divers traitements que recevaient les animaux ainsi que les maladies intercurrentes éventuelles. Soixante huit chats ont pu être rendus à leurs propriétaires après hospitalisation. La perte ou le gain de poids médians sont nuls après cette dernière. Vingt deux chats ont perdu du poids, 22 en ont gagné. Les 22 chats ayant maigri ont perdu plus de 5 % de leur poids. Au moment de la rédaction de l'article, 34 chats étaient encore en vie. La durée de survie médiane a été de 201 jours pour les chats ayant survécu plus d'un jour. Il existe une relation non linéaire entre l'espérance de vie et le poids. Plus précisément, les chats les plus légers et les plus lourds ont le plus mauvais pronostic, ce qui diffère de ce qui est décrit chez l'Homme et le Chien : dans ces deux espèces, les obèses ont une espérance de vie non diminuée. Pour les auteurs, le suivi du poids du chat cardiaque est essentiel, un amaigrissement devant conduire éventuellement à revoir le traitement ou les doses utilisées. Ils conviennent des limites inhérentes aux études rétrospectives et au fait que le poids des épanchements n'a pas été pris en compte. De plus, la composition corporelle n'a pas été étudiée. Le maintien du poids est cependant un objectif à rechercher chez le chat cardiaque. (in l'Essentiel n°197)

FINN (E) : The Relationship Between Body Weight, Body Condition, and Survival in Cats with Heart Failure. Journal of Veterinary Internal Medicine. 2010. Vol 24, p 1369-1374.

IMMUNOLOGIE

Une glomérulonéphrite liée à une sur vaccination

Les auteurs décrivent un cas de glomérulonéphrite membrano-proliférative chez un cocker de sept mois. L'anamnèse a révélé que le propriétaire, sans conseil vétérinaire, avait vacciné cet animal sept fois au rythme d'une fois par mois. Dans les deux reins, on observait un important épaissement des parois des capillaires glomérulaires, avec, en microscopie électronique, des dépôts denses au niveau des espaces sous-endothéliaux glomérulaires et des membranes basales. L'aspect de ces dépôts était compatible avec l'accumulation de complexes antigènes-anticorps. Les examens immunohistochimiques ont par ailleurs permis de confirmer que les dépôts antigéniques correspondaient aux antigènes vaccinaux. Cette néphropathie est très vraisemblablement liée à la sur vaccination de l'animal.

ORTLOFF (A) : Membranoproliferative glomerulonephritis possibly associated with over-vaccination in a cocker spaniel. Journal of Small Animal Practice. 2010. Vol 51, N°9, p 499-502.

SYNTHESE

DYSTOCIES ET PREDISPOSITIONS RACIALES : Le bulldog anglais est le chien le plus affecté

Lors du congrès VetoAlp consacré aux maladies à prédisposition raciale chez le chien, le Dr Martine Lennoz-Roland a exposé les problèmes rencontrés lors de la mise bas chez la chienne et notamment dans les races brachycéphales. Par définition, la dystocie est une incapacité à mettre bas par les voies naturelles sans assistance et dans un temps raisonnable. L'expulsion tardive même sans assistance de chiots morts (part languissant) doit être considérée comme une dystocie. (in l'Essentiel n°196)

L'incidence des dystocies, toutes races confondues, est faible : moins de 5 % des naissances. En revanche, lorsque l'on s'intéresse uniquement aux chiennes de races brachycéphales (bouledogue français, bulldog anglais, Boston terrier, carlin, dogue de Bordeaux, ...), les dystocies peuvent concerner 50 à 100 % des mises bas. Cette nette prédisposition raciale résulte de la sélection assidue de chiens hypertypés, ce qui a également modifié la géométrie du bassin, diminué la musculature abdominale et entraîné des difficultés respiratoires chroniques. La sélection de chiots à grosse tête (races molossoïdes, brachycéphales et scottish terrier) provoque des dystocies obstructives par disproportion fœto-maternelle. Lors de malformation vulvaire (atrésie vulvo-vestibulaire notamment), l'insémination artificielle rend possible la reproduction de la chienne mais la mise bas consécutive peut être dystocique. La banalisation des césariennes chez certaines races, notamment les bulldog anglais, a un effet pervers : elle permet à l'éleveur de conserver pour la reproduction une chienne dystocique, alors qu'il faudrait, au contraire, sélectionner les lices sur leur capacité à mettre bas naturellement. Certains clubs de race dans d'autres pays européens (pays nordiques, Angleterre, Suisse) ont entrepris l'éviction de leur Livre d'Origine des femelles césariées ou de leur descendance. En Suède, par exemple, si une chienne bulldog anglais subit deux césariennes, ses portées ultérieures ne sont plus déclarées officiellement. Les clubs de race font ainsi l'effort de sélectionner des chiennes dont la mise bas est naturelle.

Atonie utérine primaire

L'atonie utérine primaire est la cause de dystocie la plus fréquente chez la chienne. Elle concerne les races toy et les races de grand format, comme par exemple, le dogue allemand, le bouvier bernois, le dogue de Bordeaux, le basset hound ou le mastiff. Le caractère héritable de l'atonie utérine est suspecté car il semble exister des lignées de chiennes prédisposées à l'atonie utérine primaire. L'atonie primaire se diagnostique lors d'impossibilité à expulser la portée ou lorsque le délai entre

l'expulsion de deux chiots dépasse 4 heures. Le Dr Lennoz-Roland a insisté sur la nécessité de réaliser quelques examens complémentaires simples mais indispensables avant d'entreprendre un traitement médical. Une bonne évaluation de l'état de fatigue de la parturiente est un préalable incontournable. L'examen des voies génitales postérieures, ainsi que des clichés radiographiques abdominaux de face et de profil incluant le bassin maternel, permettent de s'assurer de l'absence de dystocie obstructive. L'examen échographique permet de juger de la vitalité des fœtus et d'évaluer la souffrance fœtale : si les battements cardiaques chutent en dessous de 150 battements par minute, il est conseillé de réaliser une césarienne rapidement. Lors d'absence d'obstruction, si la vitalité des fœtus est jugée bonne et si la mère n'est pas épuisée, un traitement médical peut être initié en hospitalisation. De l'ocytocine est injectée par voie sous-cutanée à faible dose : 2 à 5 UI selon le poids de la chienne. Il est possible de renouveler l'injection 20 minutes plus tard. Une perfusion lente de sels de calcium (2-15 ml/chienne) permet de potentialiser l'effet de l'ocytocine. Chez les races naines, le Dr Lennoz-Roland ajoute une perfusion de glucose hypertonique.

Dystocie utérine obstructive par disproportion fœto-maternelle

Cette forme de dystocie concerne essentiellement les races de chiens à grosse tête. Chez les races naines (chihuahua, pinscher, yorkshire toy), les disproportions entre les chiots d'une même portée sont fréquentes et les présentations anormales, souvent transverses, des chiots de petit format peuvent produire également une dystocie obstructive, de même que les très petites portées (chiot unique trop gros). La radiographie est ici encore indispensable au diagnostic. Les chiennes bulldog anglais sont les plus concernées par ces dystocies obstructives. Elles cumulent en effet plusieurs facteurs favorisants : leur bassin est aplati dorso-ventralement, leur abdomen est plongeant, leur musculature abdominale est insuffisante pour se contracter efficacement, l'atonie utérine primaire est fréquente et la dyspnée chronique les empêche de s'oxygéner normalement pendant l'effort expulsif. Enfin, les chiots ont des têtes très volumineuses. C'est pourquoi les césariennes programmées sont de plus en plus demandées par les éleveurs de bulldog anglais. Cela pose deux problèmes au vétérinaire : déterminer le moment optimal pour planifier la césarienne afin que les chiots soient viables (surfactant pulmonaire mûr) et maîtriser parfaitement l'anesthésie de ces chiennes en dyspnée souvent importante près du terme. On détermine la date du terme par rapport à la date de l'ovulation : la gestation dure 61 à 63 jours après l'ovulation. Les chiots sont normalement viables après 58 jours. Si la date de l'ovulation n'est pas connue, il existe des moyens empiriques pour déterminer la date du terme : ainsi, la température rectale diminue d'environ un degré 24 heures avant le début de la mise bas. De façon plus précise, la progestéronémie chute à son niveau basal, c'est-à-dire moins de 2 ng/ml (6 nmoles/l), 24 heures avant la mise bas. Lorsque la date de l'ovulation est connue, on programme la césarienne au 61e jour. A J60, on injecte par voie sous-cutanée de l'aglépristone (Alizine[®], 10 mg/kg), qui mime une chute de progestérone et provoque la maturation fœtale et l'entrée en lactation de la chienne. La césarienne est réalisée sur rendez-vous 24 heures plus tard, dans de bonnes conditions pour l'équipe soignante, la chienne et les chiots.

Les précautions anesthésiques sont d'autant plus importantes que ces chiennes sont en dyspnée chronique, aggravée par « l'encombrement » de l'utérus gravide. De plus, il est primordial que les chiots ne souffrent pas d'anoxie afin de limiter la mortalité. Le Dr Lennoz-Roland a détaillé son protocole anesthésique. La chienne est mise sous perfusion de Ringer lactate ; elle peut être sédaturée si nécessaire par du diazépam à faible dose, éventuellement associé à un analgésique comme le butorphanol et à un anticholinergique comme le glycopyrrolate, qui ne passe pas la barrière placentaire. L'induction au propofol est suivie le plus rapidement possible de l'intubation trachéale puis l'anesthésie est maintenue par de l'halothane ou de l'isoflurane et de l'oxygène pur. L'administration de dérivés morphiniques ou d'AINS est possible en fin de chirurgie. Les césariennes programmées constituent une méthode palliative d'aide à la reproduction et il serait préférable de sélectionner les lices également sur leur capacité à mettre bas naturellement.

Dystocie obstructive par mauvaise conformation maternelle

Les anomalies de conformation des voies génitales postérieures se rencontrent surtout chez les femelles bergers : berger allemand, beauceron, berger picard, bouvier bernois et colleys. Il s'agit le plus souvent d'une atrésie vulvo-vestibulaire (« vulve barrée ») qui peut s'accompagner d'une insuffisance de dilatation des tissus mous. A l'état naturel, ces femelles n'auraient pas pu être saillies mais l'insémination artificielle leur permet d'être gestantes. S'il n'y a pas eu préventivement de plastie vulvaire, il existe un risque de dystocie obstructive suivie d'une atonie utérine secondaire. Lors de dystocie chez ces chiennes, l'épisiotomie peut être tentée dans un premier temps. Si elle ne permet pas la délivrance des chiots, la césarienne est nécessaire. Ces chiennes devraient être écartées de la reproduction car l'hérédité d'une telle conformation est probable. Le risque de dystocie est donc bien réel chez certaines races, notamment les bulldogs anglais. Il est nécessaire de travailler conjointement avec les éleveurs pour sélectionner des lices dont les mises bas sont plus faciles. Enfin, le Dr Lennoz-Roland déplore le manque de suivi des gestations : peu de suivi d'ovulation, de suivi de gestation par échographie et encore trop peu de visite prénatale.

DIABETE SUCRE : Caractéristiques des chats en rémission

Le diabète sucré figure parmi les endocrinopathies les plus fréquentes, l'insulinothérapie étant la seule option thérapeutique. Certains chats cependant peuvent entrer en rémission. Dans la dernière édition du JVIM, Zini et coll. dressent le portrait du meilleur candidat à ce pronostic favorable : chat âgé, de poids normal ou élevé, nonhypercholestérolémique, présentant une hyperglycémie modérée et un hémocrite normal. (in l'Essentiel n°197)

Les auteurs signalent que 41 à 84 % des chats, selon les études, parviennent à une rémission spontanée après quelques semaines ou mois de traitement. On parle de rémission quand une autorégulation de la glycémie est observée quatre semaines au moins après interruption des injections d'insuline. Dans l'espèce féline, les cellules bêta des îlots de Langerhans sont très sensibles aux effets délétères de l'hyperglycémie, et il est possible que le maintien durable d'une normoglycémie puisse expliquer un retour à une certaine fonctionnalité. Quelques auteurs se sont penchés sur les facteurs susceptibles de favoriser cette rémission. Il apparaît certain que la glycémie initiale, le taux de fructosamines, de glucagon et d'IGF 1 sont sans influence. Une étude récente, basée sur une enquête réalisée via Internet auprès de propriétaires de chats diabétiques, montre qu'un contrôle scrupuleux de la glycémie, l'administration de corticoïdes préalablement au diagnostic, une absence de neuropathie, sont autant de facteurs favorables à la rémission. Pour les auteurs, il est clair que pouvoir envisager une rémission serait de nature à motiver les propriétaires à une meilleure observance de l'insulinothérapie. Le but de cette étude était donc de préciser les caractéristiques des chats les plus susceptibles d'entrer en rémission. Pour ce faire, 90 chats diabétiques ont été sélectionnés. Les critères d'inclusion sont précisés. La moitié des chats a présenté une rémission. L'âge médian des animaux était de 12 ans, on comptait 71% de mâles castrés. Cinq chats avaient préalablement reçu des progestatifs ou des corticoïdes. La glycémie médiane lors de l'admission était de 419 mg/dl. Le taux de fructosamine médian était de 588 µmol/l. 29 % des animaux présentaient une acidose, 44 % souffraient d'une ou plusieurs maladies intercurrentes.

47 % des chats ont reçu une insuline glargine, le reste une insuline zinc d'origine porcine. La durée médiane nécessaire à la rémission, pour les animaux qui en ont bénéficié, a été de 48 jours. La rémission a été observée en 27 jours pour 25 % des patients. Pour le reste des chats entrés en rémission, la durée nécessaire a été inférieure à 102 jours. A la fin de l'étude, la durée médiane de la rémission s'établit à 114 jours (30 à 3 370 jours) pour les chats ayant été suivis jusqu'à leur décès, de 151 jours (28 à 1 180 jours) pour les chats toujours en vie au moment de la publication.

Les auteurs détaillent ensuite les caractéristiques des chats qui ne sont pas entrés en rémission afin de mettre en évidence des différences éventuelles. Facteurs favorisant la rémission L'analyse univariée montre que la rémission est plus probable chez les chats âgés pour lesquels on a utilisé une

insuline glargine. A l'inverse, un hémocrite bas, une hypercholestérolémie, une hyperbilirubinémie, une urémie, sont plus fréquents lors de non rémission. L'analyse multivariée confirme que l'âge et la cholestérolémie sont des variables indépendantes. En particulier, une hypercholestérolémie diminue de 65 % les chances d'entrer en rémission. Les chances d'entrer en rémission augmentent de 25 % par année d'âge. 70 % des chats de plus de 12 ans sont entrés en rémission, 50 % pour les 10-12 ans et le chiffre est de 30-40 % pour les moins de 9 ans. La durée de la rémission est associée à un poids élevé, contrairement à un hémocrite bas, une activité élevée des lipases, une glycémie initiale élevée. Chaque kilo de poids supplémentaire augmente les chances de rémission de 35 %. Dans la discussion, les auteurs expliquent donc qu'un chat âgé de poids important, dont la glycémie initiale n'est pas trop élevée, avec un hémocrite normal, non hypercholestérolémique, a toutes les chances d'entrer en rémission.

Evaluer la cholestérolémie

Il est vraisemblable que des glycémies très élevées endommagent les cellules bêta, et puissent créer des lésions irréversibles. Chez l'homme également, les diabètes séniles sont en général moins graves. Concernant l'hypercholestérolémie, on a montré sur des modèles murins que cette anomalie entraînait également des modifications des cellules bêta, en raison d'un effet toxique direct. Comme dans toutes les études rétrospectives, certains biais sont possibles. Ainsi, le rôle de l'alimentation n'a-t-il pas été envisagé comme variable. Toutefois, il semble intéressant, pour un chat réunissant des critères de pronostic favorable, de vérifier après quelques semaines la possibilité d'une rémission spontanée.

STERILISATION PRECOCE : Aspects techniques, éthiques et financiers

Lors du récent Congrès de Médecine Féline organisé du 5 au 7 novembre dernier, à Lyon, par la section vétérinaire de la Société française de félinotechnie, la stérilisation précoce a été au cœur des conférences, allant des aspects chirurgicaux, anesthésiques aux recommandations diététiques et comportementales. (in l'Essentiel n°197)

Un chat stérilisé a beaucoup moins de risque d'être abandonné. Lorsqu'il est adopté chaton dans un refuge, la compliance sur la stérilisation ne dépasse guère 60 %. D'où la politique suivie depuis des décennies aux USA de stériliser dès 2 mois, pour faire adopter des chatons « clés en mains » aux futurs propriétaires. Cette pratique est de plus en plus plébiscitée également par les éleveurs, pour lesquels l'avantage est double : garantie de non-reproduction (pas de galvaudage du patrimoine génétique) et tranquillité d'esprit de l'acheteur (qui n'a pas à se soucier de l'intervention chirurgicale et de son cortège de stress).

Bénéfice/risque à l'avantage du chat

Les avantages de la stérilisation précoce sont multiples, celui d'une suppression quasi-totale du risque de tumeurs mammaires (presque toujours malignes chez la chatte) étant un des plus parlants. La diminution de l'incidence des troubles du comportement (malpropreté urinaire, marquage) est confirmée dans une étude sur 1660 chats, de même que celle des agressions vis-à-vis des humains. Certains chats commencent à asperger de façon particulièrement odorante parfois dès 4 mois, générant souvent des castrations « en urgence ». Sur le long terme, les avantages comportementaux de la stérilisation précoce sur le comportement d'élimination peuvent être moins significatifs, chez les femelles, ceci soulignant l'importance de l'environnement dans lequel vivent les animaux, au-delà des influences hormonales. L'ensemble des éléments bibliographiques sur les effets secondaires potentiels de la stérilisation précoce (diamètre de l'urètre, retard de fermeture des cartilages de croissance, modifications comportementales) ne repose sur aucun fondement scientifique. Il en va de même pour les craintes d'augmentation de l'incidence de l'obésité, des affections du bas-appareil urinaire ou des fractures épiphysaires.

Anesthésie pédiatrique

Chez le chaton, le poids minimum requis pour intervenir est d'un kilo, ce qui correspond à 7-8 semaines d'âge. La sécurité de l'anesthésie générale fut longtemps le frein et l'unique argument pour s'opposer à cette technique. L'ensemble des protocoles anesthésiques et analgésiques autorise désormais à pratiquer une anesthésie générale et une chirurgie sur des chatons de 2 mois, en anticipant 2 risques majeurs : l'hypothermie et l'hypoglycémie. Les chatons n'ont pas besoin d'être mis à jeun plus de 2 à 4 heures avant l'intervention, et on aura toujours sous la main un sirop de dextrose pour leur administrer si le réveil est un peu lent.

Dès qu'ils seront sur pied (ce qui va très vite), on les ré-alimentera. Le chaton est dépourvu de réserves graisseuses et sa thermorégulation ne s'effectue pas encore optimalement, il est donc encore plus sujet qu'un adulte à des hypothermies qui compromettent la fonction cardiaque (toute bradycardie consécutive à une hypothermie peut être fatale). Il faudra donc mettre non seulement une serviette éponge par chaton, mais également les réchauffer activement et en toute sécurité avec des BairHuggers®, des bouteilles d'eau ou de sacs de riz réchauffés au micro-ondes. L'alcool est formellement proscrit à cause de son effet refroidissant par évaporation. On utilisera des solutions désinfectantes, préalablement tiédies, en veillant à ne pas mouiller les poils autour de la zone tondu. Dès le réveil, on remettra ensemble la portée pour limiter le stress comportemental.

Actes de protection animale occultes

Dans de nombreuses régions, les sociétés de protection animale font encore adopter (contre des sommes variées, le tarif moyen de frais d'adoption étant aux environs de 100 €) les chats ou chatons, entiers, munis d'un bon qui demande au vétérinaire praticien de réaliser la stérilisation pour un tarif prédéfini, généralement inférieur de 30 à 50 % à celui pratiqué. Se pose la question du poste sur lequel une économie substantielle pourrait être réalisée : éthiquement, pas sur le protocole analgésique ou anesthésique.

Le manque à gagner sur l'acte est donc souvent une contribution occulte que le vétérinaire apporte à la protection animale, sans valorisation médiatique, et avec pour seul retour sur investissement la possibilité de fidéliser un nouveau client, sur des bases entièrement dictées par un tiers... Cette approche, subie par beaucoup de praticiens, et génératrice de coûts psychologiques quotidiens et répétés, peut être choisie de façon délibérée et se révéler productive. Dona Sauvage travaille depuis des années avec un refuge, en tant que vétérinaire libéral, stérilisant tous les animaux soumis à l'adoption (en moyenne à 4 ou 5 mois) ce qui apporte au refuge « une vision plus globale de la relation maître animal et peut représenter un lien fort entre le refuge et le monde extérieur ». Pour elle, « les animaux adoptés stérilisés sont mieux médicalisés par leur nouveau propriétaire ».

Quelques aspects économiques

L'analyse économique à laquelle Francis Durand s'est livré montre que les structures félines strictes génèrent plus d'exams complémentaires, s'équipent plus précocement et ont une rentabilité meilleure, avec un prix moyen de consultation plus élevé que les mixtes. Travailler régulièrement avec une Association de Protection Animale, sur des bases préalablement définies, établissant ensemble, et en connaissance de cause, la remise consentie, permet une organisation différente (animaux préparés, utilisation de fils résorbables limitant le post-opératoire) sur un mode économiquement plus performant. Francis Durand n'a pas hésité à dénoncer des postes sur lesquels des économies substantielles pourraient être réalisées, notamment sur la saisie des données pour l'identification électronique (désormais réalisée et imprimée par les vétérinaires en ligne, mais toujours tarifée 7,50 € pour le certificat provisoire par la SIEV). La redevance aux fichiers nationaux de 4 euros ne profite nullement au LOOF alors que la SCC en bénéficie, ce qui est un paradoxe de plus. 50% du coût de l'identification électronique pourrait être facilement épargné au propriétaire de

chats, permettant une identification systématique. Une tendance semble donc se dessiner avec une stérilisation systématique précoce dans les refuges, effectués par des vétérinaires salariés ou libéraux, permettant une pérennité de la possession et une meilleure médicalisation.

ALIMENTATION DU CHIOT ET DE LA LICE : Variété ou uniformité ?

Conseiller un aliment pour un chiot peut sembler trivial : le vétérinaire propose un « puppy pack », un échantillon, et le seul choix qui semble s'imposer est l'option : sec ou humide ? Les choses ne sont pas si simples : on s'aperçoit de plus en plus que la manière dont on a nourri le chiot au début de sa vie (nature de l'aliment, fréquence des repas) aura une influence sur sa santé future. Le comportement adulte est marqué par les expériences infantiles, l'objectif de cette synthèse est de lister les actions qu'il est possible de réaliser de façon précoce, de manière à favoriser un comportement alimentaire adéquat. (in l'Essentiel n°197)

Du loup au chien

Le comportement alimentaire du chiot est différent de celui de ses ancêtres comme le loup et de ses congénères sauvages. Selon les auteurs, le chien a été domestiqué voici 12 000 ans au Moyen-Orient ou bien 15 000 ans à l'ouest de l'actuelle Russie. Pour autant, l'essentiel du patrimoine génétique du chien actuel provient de ses ancêtres moyen-orientaux. La domestication a considérablement modifié les habitudes et comportements alimentaires. Les ancêtres du chien chassaient en meute de moyennes et petites proies, sans dédaigner fruits et baies en cas de disette. Loups, chacals, coyotes, se comportent ainsi alors que les chiens errants sont plus volontiers « nettoyeurs », se nourrissant de restes et détritiques. On pense actuellement qu'il s'agit de la conséquence de modifications génétiques, ou d'une « divergence adaptative », en d'autres termes, que les premiers chiens domestiqués ont survécu en se nourrissant des restes des communautés humaines qu'ils fréquentaient. Le choix d'un aliment est également très différent : les chiens domestiques sélectionnent leur nourriture sur l'apparence, la flaveur, la texture, la composition, qui entrent dans le concept d'appétence. Leurs ancêtres sauvages sélectionnent sur la disponibilité et l'expérience, sachant que tel type de proie est comestible. Autrement dit, l'évolution a rendu le chien domestique plus opportuniste, dans la mesure où il a rarement été sélectionné sur ses qualités de prédateur.

Une sélection naturelle d'aliments hyperprotéiques Le chien, aujourd'hui, est particulièrement sensible à la flaveur, à l'odeur, préférant à cet égard les protéines d'origine animale. La gustation du chien est demeurée celle d'un carnivore, mais non sans quelques évolutions. Il a ainsi la capacité de détecter les sucres, comme les omnivores, et préfère souvent les viandes cuites aux viandes crues. L'apparence et la texture semblent intervenir davantage que l'odeur et le goût. Le rôle de la composition dans les préférences est encore mal connu, mais il est certain que le taux protéique est très important. Les chiens ont également développé des aversions ou des préférences acquises en réponse à l'équilibre nutritionnel des aliments, en interprétant, en quelque sorte, la manière physiologique dont l'organisme réagit à tel ou tel aliment. Plusieurs études ont montré que lorsqu'un choix est donné, les chiens se dirigent vers des aliments dont le taux de protéines est compris entre 25 et 30 % (% d'énergie métabolisable). Ce taux est très supérieur aux besoins minimaux, et répond probablement à des fonctions vitales comme l'homéostasie des acides aminés essentiels. Des travaux récents ont conceptualisé la notion de « Protein Leverage Hypothesis », qui postule que la sélection des aliments est guidée par la composition en macronutriments : ceci est prouvé chez les omnivores et très probable chez les carnivores.

Par la force des choses, la fréquence des repas est aléatoire chez les carnivores sauvages, ces derniers ayant tendance à se « gaver » dès lors que la nourriture est disponible. Mais le chien domestique, nourri ad libitum, a naturellement tendance à prendre de multiples petits repas. Enfin, la sélection de l'aliment est aussi liée à l'expérience, variable selon les individus : il peut s'agir de néophilie ou de néophobie. A cet égard, il existe des différences raciales nettes.

Nutrition et développement

Classiquement, le développement du chiot comporte quatre périodes : néonatale, transitionnelle, puis viennent les périodes de socialisation et la phase juvénile. Au cours de la période néonatale, qui dure environ deux semaines, le chiot passe environ 30 % de son temps à téter, avec une douzaine de repas par jour. Au cours de la troisième semaine, dite de transition, le développement neurosensoriel s'accélère considérablement, le chiot rampe, devient capable de laper, l'éruption des dents se produit, l'animal peut commencer à ingurgiter un peu de nourriture solide. Jusqu'à dix semaines (période de socialisation), les chiots vont absorber encore du lait maternel, huit à dix fois par jour, en sus de l'aliment exogène. Cette « fenêtre de développement » est cruciale quant aux comportements alimentaires à venir. On constate que limiter les apports à des aliments très peu variés à cette période engendrera plutôt une néophobie. A l'inverse, varier saveurs et textures rendra l'animal moins « difficile » par la suite. Pour autant, cette notion ne peut être simplifiée à outrance : un animal habitué très jeune à un aliment très appétent ne préférera pas par la suite un aliment peu appétent et inversement. Mais il est démontré que la variété alimentaire proposée en début de vie favorise par la suite l'acceptance de nourritures diverses.

L'aliment générateur de socialisation

D'autres preuves des différences de comportement alimentaires entre loup et chien ont été apportées par une expérience récente, au cours de laquelle des chiots et des louveteaux ont été allaités artificiellement. Ils ont été élevés et socialisés de la même manière. Comme attendu, les chiots communiquent et interagissent davantage, alors que les loups sont plus volontiers dans l'évitement. On remarque, chez les chiots, que les repas sont de puissants générateurs de socialisation. On a également montré, chez le chien, une « contagiosité » des préférences alimentaires : ainsi, si on donne à un chien un aliment aromatisé au basilic, un congénère qui a respiré son haleine préférera, si on lui propose un choix entre deux arômes thym ou basilic, le basilic. Il existe donc un mécanisme chémiosensoriel par lequel le second chien est informé de la sécurité d'un aliment. Il est probable que ces mécanismes existent déjà en période prénatale, puis en cours de lactation, l'alimentation de la lice influençant les préférences ultérieures de la portée. Une expérience a indiqué que l'alimentation d'une lice avec un aliment de goût anisé 20 jours avant le part et/ou 20 jours après engendrait une préférence chez les chiots, mais principalement quand l'aliment était donné lors de la lactation. Dès lors, il est légitime de penser que varier l'aliment de la lice en gestation et lactation est de nature à transmettre ce goût ou cette acceptation de la variété à sa portée. Il semble donc légitime d'offrir à la lice et aux chiots une alimentation aux caractéristiques sensorielles variées, de manière à éviter de se confronter aux chiens « difficiles » selon les termes de leurs propriétaires.

COMPORTEMENT

Le pica du chien adulte : un trouble obsessionnel compulsif difficile à soigner

Le pica est caractérisé par l'ingestion d'éléments non comestibles, de manière compulsive. Ce comportement existe chez l'homme et chez beaucoup d'autres animaux : il est bien connu chez les oiseaux, mais s'observe aussi chez les chats, les chevaux, les ruminants... Suivant la nature des objets ingérés, le pica peut sérieusement menacer la santé, voire la vie du chien. (in Lignées n°4)

Pica est le nom latin de la pie. Selon certains dictionnaires de médecine, le comportement de pica aurait été baptisé ainsi en analogie avec l'appétit vorace des pies, que l'on voit manger de la terre et ingérer bien d'autres objets qui passent à leur portée. Ne parle-t-on pas de la pie voleuse ?

Des formes variées de pica

Le syndrome de pica est relativement rare chez le chien (il a donc été peu étudié), mais il se manifeste parfois de manière spectaculaire. Certains individus ingèrent tout ce qu'ils trouvent dans leur environnement : vêtements, tissus, papiers, bouteilles en plastique... Ces objets sont généralement retrouvés presque intacts dans les selles, car les chiens les avalent goulûment, sans les mâchouiller avant. D'autres manifestent une attirance spéciale pour le « naturel » : herbe, terre ou cailloux. Il arrive enfin que les chiens préfèrent lécher les murs ou les sols.

Ces manifestations traduisent la plupart du temps un état de stress chez le chien : ils cherchent désespérément quelque chose à avaler pour l'évacuer. Quand l'environnement ne leur propose rien de « digestible », les chiens se défoulent alors en mordant la niche, les barreaux ou grillages des courettes, les abreuvoirs, les gamelles, etc.

Savoir distinguer le pica du reste

Attention à ne pas confondre le pica avec un comportement normal du chien. Chez le chiot, le développement intègre toujours la phase d'exploration, pendant laquelle l'ingestion d'objets non alimentaires ne doit pas être considérée comme pathologique. Les interdits ne sont pas encore établis, mais l'éducation aidera à progressivement limiter les dégradations. De même, ne pas trop s'inquiéter de voir un jeune chiot chercher à mordiller ses propres poils, ce comportement fait partie du début de l'exploration corporelle. L'ingestion d'herbe ne relève pas forcément non plus du pica. Lorsqu'elle est limitée, le chien exprime spontanément un comportement atavique qui vise à ingérer les fibres végétales nécessaires pour stimuler son transit intestinal. Le chien a tendance à faire ça même si le niveau de fibres de son alimentation est suffisant. Le chat fait pareil, beaucoup plus fréquemment que le chien d'ailleurs.

Des causes mal identifiées

Le pica est généralement classé comme un trouble obsessionnel compulsif (TOC) favorisé par des conditions de vie offrant peu de stimuli à l'animal. Quelle que soit l'espèce concernée, les animaux enfermés dans des espaces où ils manquent d'activité physique et de sollicitations sont les plus susceptibles de présenter du pica (oiseaux de cage, bovins et volailles en élevage industriel, chevaux au box...). L'ennui provoque le stress, qui se traduit ensuite par du pica.

Il arrive cependant que le pica apparaisse chez des chiens qui ont accès à l'extérieur et mènent une vie « normale ». Des causes pathologiques ont donc été recherchées : le parasitisme intestinal et l'inflammation chronique de l'estomac (gastrite) ont été incriminés. L'animal ressentirait une irritation au niveau du tube digestif, et aurait tendance à ingérer ou lécher n'importe quoi pour calmer la douleur ou peut-être provoquer des vomissements (la fameuse « purge » dont on entend souvent parler. A l'appui de cette hypothèse, des analyses de muqueuses gastriques ont montré que ces animaux étaient plus fréquemment atteints de gastrite chronique que des individus indemnes.

Autre possibilité souvent évoquée, une carence alimentaire. Elle a été identifiée chez des bovins présentant du pica et recevant une alimentation pauvre en sodium. Cette situation est exceptionnelle chez les chiens recevant des aliments industriels complets bien équilibrés.

Conséquences du pica

Le pica menace la santé du chien de multiples façons. Les risques les plus évidents concernent l'estomac et les intestins. Lorsque les objets ingérés sont coupants (on retrouve des morceaux de verre dans l'estomac de certains chiens), ou difficiles à évacuer par le tube digestif (c'est le cas des cailloux), le chien peut souffrir de lésions de l'estomac ou d'occlusion intestinale dont l'issue peut être fatale. En tant que facteur d'irritation gastrique, le pica prédispose à la dilatation-torsion d'estomac chez les chiens de grande taille, car l'inflammation chronique de l'estomac est un facteur

favorisant ce syndrome. Enfin, lorsque le chien s'attaque à des plantes ornementales, le risque d'intoxication n'est jamais à écarter.

Traitement et prévention

Au Moyen-Age, on conseillait de traiter le pica chez l'homme en faisant consommer du fer trempé dans du vin. Malheureusement, il n'existe pas à ce jour de « remède miracle » permettant de supprimer le pica. Mis à part les cas où il est nécessaire de traiter le parasitisme et/ou une gastrite chronique, la thérapie est essentiellement d'ordre comportemental. Il s'agit d'abord de sécuriser les lieux en évitant au maximum de laisser traîner des objets qui puissent être éventuellement consommé par le chien : torchons accrochés en hauteur dans la cuisine, fermeture des portes donnant accès à des pièces dangereuses pour le chien, etc. On peut aussi essayer de dévier l'attention du chien quand on le voit s'apprêter à saisir un objet, en lui proposant une friandise.

CR CONGRES IAHAIO (suite)

Après avoir traité du rôle des animaux sur la psychologie humaine et une partie de leur rôle sociale, voici un dernier résumé de la 12ème Conférence internationale de l'IAHAIO, intitulée « Hommes et animaux : des partenaires à vie », qui s'est tenue en juillet dernier à Stockholm, consacré à **leur influence sur notre santé et nos capacités cognitives.**

Ils nous maintiennent actifs et en bonne santé, c'est un fait prouvé ! Plusieurs études ont montré que les propriétaires d'animaux font par exemple plus d'exercice physique que les personnes qui n'en ont pas, ne serait-ce qu'à cause des promenades quotidiennes ! L'étude de Timperio, Salmon et al. présentée à la conférence, a observé les liens possibles entre le fait de posséder un animal, la fréquence des promenades quotidiennes et le poids des enfants et des parents. Il a été démontré que les risques d'obésité sont nettement moins importants chez les familles ayant des chiens et les sortant ne serait-ce qu'une fois par semaine. Posséder un chien offrirait une protection contre le surpoids chez les jeunes enfants. Encourager les promenades régulières en famille est un point capital. Cependant, les liens entre activité « canine » et poids peuvent aussi dépendre du type de chien possédé, de l'ancienneté du lien chien/humain, et bien sûr, du contenu des promenades et des interactions.

Avoir un chien augmenterait également les envies de promenades d'agrément, et donc, de ce fait, le comportement social des nouveaux propriétaires. L'étude de Cutt et al. a ainsi suivi pendant 1 an plusieurs nouveaux propriétaires. La plupart de ceux ayant une situation professionnelle stable et des enfants acquérait un chien ; ceux qui se mariaient également. En comparaison avec des personnes qui ne possédaient pas de chiens, la durée des promenades dans le voisinage passait de 12 à 48 minutes. Globalement, les personnes ayant récemment acquis un chien marchaient bien davantage.

Nous aider à guérir

L'étude de Friedmann et Thomas a tenté de démontrer comment la possession d'animaux, alliée au soutien social, allongeait la vie de patients souffrant de maladies cardiaques d'au moins une année. Certes, plusieurs facteurs tels que les événements récents dans la vie des patients, l'anxiété, la dépression, le stade de leur maladie étaient également pris en compte. Près de 87% des patients vivaient une année de plus, dont 30% avaient des animaux. L'étude conclut que posséder des animaux et être bien entouré sont de bons facteurs d'allongement de la vie, indépendants des autres éléments d'observation. Les données de cette étude confirment celles de précédents travaux.

Faciliter l'apprentissage

Etonnamment (ou pas), la présence d'un animal peut influencer, dans le bon sens, le comportement des élèves dans une classe. C'est ce qu'ont voulu démontrer Kotrschal et Ortbauer. Pour éprouver cette hypothèse, des chiens ont été mis en contact avec une classe de 24 élèves à Vienne (Autriche). Les réactions ont été filmées pendant 15 jours. Si les réactions des enfants étaient différentes les uns des autres, le groupe était globalement plus homogène, on notait moins de comportements extrêmes tels que l'agressivité ou l'hyperactivité. De plus, les enfants initialement marginalisés et isolés du groupe étaient plus intégrés aux autres. Tous ces effets ont été davantage observés chez les garçons. Mais la conclusion était là : la présence d'un chien dans une classe stimule positivement la cohésion sociale entre les enfants, améliorant ainsi les conditions d'enseignement pour les professeurs, sans effort particulier, et surtout pour un coût modique !

Une autre étude, menée dans une maternelle, a également brillamment démontré l'influence positive du chien sur l'intellect humain. L'étude de Gee et al. part de précédents travaux, ayant souligné l'impact de la présence canine sur la vitesse d'exécution d'élèves de maternelle, ainsi que leur capacité à obéir. Mais cette étude présentée à la conférence s'est attachée à la réalisation d'une tâche purement cognitive : la catégorisation d'objets ; successivement en présence d'un vrai chien, d'un chien en peluche, et d'un humain. Le chien choisi fut un petit caniche. Les enfants devaient allier les images d'objets qui semblaient aller ensemble, faire partie de la même catégorie. La présence du caniche entraînait beaucoup moins d'erreurs et d'incohérences que lorsque le faux chien ou l'humain étaient présents. La présence d'un animal n'empêcherait donc en rien les tâches cognitives, bien au contraire. Les auteurs travaillent encore cependant à plusieurs explications pour étayer cette conclusion.

Travail très intéressant, celui mené par Ascione et al., sur le lien entre sensibilisation à l'animal et empathie envers les humains. Une classe d'enfants a été suivie pendant 1 an, et par rapport à un groupe témoin, qui ne suivait pas les cours de « sensibilisation » aux animaux, le niveau d'empathie envers les congénères humains était moindre. Cette étude encourage l'éducation des enfants vers une meilleure appréciation de la nature et des animaux, qui entraînerait un meilleur rapport au monde et aux autres.

Bénéfices pour la communauté

On note dans la communauté scientifique un intérêt grandissant pour l'étude du lien possible entre les animaux et notre santé, et des bénéfices à la fois thérapeutiques, psychologiques et physiologiques. L'étude de Wood et al. s'intéresse plus largement aux éventuels bénéfices sur la santé en passant par le renforcement du lien social entre humains. Plusieurs habitants de la ville de Perth, en Australie, vivant dans 3 banlieues différentes, ont ainsi été interviewés. Il en ressort que la possession d'un animal était plutôt associée à diverses formes d'interactions sociales, ainsi qu'à une meilleure perception de la gentillesse possible chez les voisins. La plupart des propriétaires était engagé civiquement et socialement. En clair, la possession d'un animal améliore non seulement la vie du maître, mais également celle de son entourage au sein d'une communauté humaine. L'étude suggère que le « capital social » peut être un mécanisme par lequel l'animal influence là aussi notre santé. En rapprochant les humains, n'évite-t-on pas la solitude, la rupture du lien social, et ne fournit-on pas, donc, un meilleur bien-être ? Le nombre important d'animaux dans les voisinages étudiés a le mérite de susciter les interrogations, et peut-être de développer des projets pour développer la présence animale en ville.